

Prologue

Dans chaque histoire digne de ce nom, le héros tombe à terre à la fin. Je connais ce procédé, je l'ai utilisé dans chaque roman que j'ai écrit. Ensuite, bien sûr, il trouve en lui une force insoupçonnée qui l'aide à se relever une dernière fois et à terrasser le dragon. Dans cet endroit misérable, au bout de la ligne de chemin de fer, au bout de l'humanité, couchée sur ma paillasse, j'ai écouté les gardiennes brailler les mots que je ne supportais plus d'entendre – « *Raus ! Schnell !* » –, et j'ai su que j'avais atteint ce stade dans l'histoire de ma vie. Le tout dernier rebondissement et la cruauté sans fond de nos geôliers m'avaient foudroyée mais je ne voulais plus me relever. Je voulais rester couchée là jusqu'à ce que ma peau et mes os, du moins ce qu'il en restait, redeviennent poussière et tombent entre les lattes de ma couchette au sol. Il ne restait rien, *plus rien*, ici pour moi. Aucune raison de chercher au plus profond de moi une force que je n'avais plus. Et pourtant...

Au moment où j'envisageais d'abandonner, les paroles de Tomasz me sont revenues à l'esprit. « *Quand tout sera fini, vous devrez raconter au monde entier ce qu'ils nous ont fait. Vous pourriez l'écrire dans un livre.* »

Lorsqu'il avait prononcé ces mots au début de la guerre, je n'avais aucune idée de ce que cela signifierait ; de ce qu'ils allaient nous infliger ; de ce qu'ils allaient faire aux personnes que j'aimais. À cet instant, une étincelle de colère a jailli en moi devant l'injustice de tout cela. Pourquoi s'en sortiraient-ils impunément ?

Au loin, j'ai entendu un enfant pleurer et j'ai été immédiatement ramenée à l'instant terrible où tout avait basculé, où leur cruauté m'avait terrassée. Pourquoi mon histoire se terminerait-elle ici ? Les Allemands avaient déjà mis fin à tant d'histoires. Prématurément. Une autre pensée m'est venue : une personne meurt-elle vraiment si son histoire lui survit ? Son corps disparaît peut-être mais son esprit reprend vie chaque fois que son histoire est contée. Plus on la raconte, plus elle a de chances d'intégrer la mémoire collective.

J'ai senti un nœud froid et dur se former au creux de mon estomac, une nouvelle détermination m'habitait. Si je survivais pour raconter notre histoire, je ne relaterais pas uniquement ce que ces monstres nous avaient fait, je ferais aussi revivre les personnes que j'aimais. Leur sagesse, leur complexité, leurs passions et leur amour perdureraient. J'ai regardé mon corps décharné, mes os saillants et ma peau fine comme du papier, rongée par les poux. Et, dans un moment de parfaite lucidité, j'ai compris que mon histoire ne pouvait pas se terminer ici. Il fallait que je survive. Je devais raconter l'histoire des êtres chers que j'avais perdus pour qu'ils continuent à vivre. Je devais partager les incroyables présents qu'ils m'avaient donnés pour en faire bénéficier le plus grand nombre. Tout en gémissant à cause de la douleur lancinante dans ma hanche, je me suis redressée doucement.

1

Octobre 1940, Paris

En arrivant au Café de la paix, j'ai tout de suite compris que quelque chose n'allait pas. Mon éditeur, « l'indomptable Anton Janvier » (comme il était souvent surnommé dans le *Journal de Paris*) scrutait le menu à la manière d'un détective à la recherche d'indices. Anton était un habitué du Café de la paix, certains jours il y prenait son petit déjeuner, son déjeuner et son dîner ! Il connaissait le menu par cœur et n'avait *jamais* besoin de le consulter avant de commander.

Les cernes noirs sous ses yeux, ses mèches grises et clairsemées qui s'agitaient dans la brise parce qu'il n'avait pas pris la peine de gominer et de tirer ses cheveux en arrière comme à son habitude ont confirmé mes soupçons. En général quand je retrouvais Anton pour le déjeuner, il était assis dehors, à sa table préférée, une bouteille de beaujolais à moitié vide devant lui, et admirait la vue sur le palais Garnier juste en face. Alors que je jetais un bref coup d'œil en direction de la place de l'Opéra, j'ai frémi en voyant des soldats allemands marcher au pas, leurs bottes cirées scintillant à la pâle lueur du soleil automnal. Fallait-il s'étonner alors du dos voûté et du front plissé d'Anton ? Depuis que les nazis avaient occupé notre ville adorée en juin, tous les Parisiens avaient dû prendre quelques rides supplémentaires. Le malaise d'Anton n'avait peut-être rien à voir avec moi finalement. Du moins l'espérais-je. Et dans le cas contraire, j'avais un plan B. Et sans vouloir me vanter, il était excellent.

J'ai pris une profonde inspiration, j'ai ajusté ma mise en plis et j'ai affiché une expression censée communiquer mon optimisme à toute épreuve.

— Bonjour cher ami ! ai-je lancé comme à l'accoutumée en arrivant à sa table.

Anton a posé le menu et s'est levé pour me saluer mais a froncé un peu plus les sourcils avant de m'offrir un sourire contraint.

— Claudette ! s'est-il exclamé en m'embrassant sur les deux joues.

Mon appréhension a redoublé. Voilà des années qu'il ne m'avait pas appelée par mon prénom. Depuis que mon premier roman, *Les Aventures d'Aurélie*, était devenu un best-seller sept ans auparavant, Anton et moi, étions les meilleurs amis du monde. Il avait pris l'habitude de m'appeler par mon surnom, Etty. J'avais écrit quatre autres romans dans la série « Aurélie », dont le succès ne s'était pas démenti. Les ventes augmentaient de tome en tome. Les Françaises s'étaient prises d'affection pour ma fouguese héroïne, danseuse de cabaret à Pigalle, et se passionnaient pour ses aventures. Mais c'était avant que les Allemands n'arrivent et ne commencent à interdire certains livres écrits par certains auteurs.

— Comment vas-tu ? a demandé Anton en se rasseyant.

La bouteille de vin devant lui était presque vide.

— Ça va, ai-je répondu, et toi ?

— Ah couci-couça, a-t-il maugréé en haussant les épaules.

J'ai remarqué que sa veste en velours lie-de-vin était trop large pour ses épaules. Même un bon vivant comme Anton, qui pouvait encore se permettre de dîner au restaurant, avait été affecté par le rationnement introduit en septembre. Quand ils mangeaient à l'extérieur, les Français ne pouvaient désormais commander qu'une entrée, un plat et un morceau de fromage. C'était la nouvelle règle édictée par les Allemands.

— Un morceau de fromage ! Je suis un homme, pas une souris ! s'était écrié Anton en apprenant la nouvelle, inca-

pable de concevoir un avenir sans plateau de fromages deux fois par jour.

Anton a commandé un cassoulet au serveur qui venait de se présenter à notre table. Sa blanquette de veau préférée n'avait pas survécu à l'Occupation. J'ai demandé pour ma part une soupe à l'oignon, mon plat favori. Les oignons avaient pour l'heure échappé au rationnement.

— J'ai de bonnes nouvelles, ai-je dit d'un ton plein d'entrain.

— Ah oui ? a-t-il répondu. (Puis se penchant vers moi, il a demandé à voix basse :) Tu quittes Paris ?

— Quoi ? Non !

Quand les Allemands avaient marché sur Paris, beaucoup de Parisiens avaient fui la ville, dont mon cher voisin, Levi, qui occupait l'appartement juste au-dessus du mien. Il m'avait suppliée de partir avec lui mais j'avais refusé. J'avais travaillé si dur pour me payer mon appartement Rive gauche que je ne risquais pas de l'abandonner, surtout pas pour Hitler et ses sbires.

— Oh, a dit Anton en se recroquevillant dans son fauteuil, l'air déçu.

— J'ai terminé le premier jet du tome cinq. J'ai enfin trouvé ce que j'allais faire de l'ennuyeux poursuivant d'Aurélie... (J'ai marqué une pause pour ménager mon effet.) Il finit englué dans une cuve de porridge dans les cuisines du Ritz.

J'essayais de provoquer l'un de ses fous rires chaleureux, au lieu de quoi j'ai vu son visage s'assombrir.

— J'ai... j'ai du nouveau, a-t-il balbutié en prenant la bouteille et en remplissant mon verre avec ce qu'il restait de vin.

— Ah bon ?

Mon estomac s'est noué. À en juger par son expression grave, ce n'était pas le genre de nouvelles que j'étais habituée à entendre de sa bouche. La plupart du temps, il m'annonçait que les ventes de livres avaient dépassé nos attentes.

Il s'est penché à nouveau et a jeté un coup d'œil à droite et à gauche avant de poursuivre :

— C'est à propos de la nouvelle loi sur le Statut des Juifs, a-t-il murmuré.

En entendant ces mots, je me suis hérissée. Depuis que j'avais entendu parler de cette maudite loi, interdisant aux Juifs d'exercer certaines professions, la peur s'était enracinée en moi. Mon pire cauchemar pouvait-il devenir réalité ?

N'oublie pas ton plan B, m'a rappelé ma voix intérieure. N'oublie pas l'esprit audacieux qui t'a poussée à quitter les bidonvilles de Marseille pour tenter ta chance au cœur du Paris littéraire. C'est cet état d'esprit qui te permettra de déjouer les pièges de ce gouvernement de traîtres.

— Je suis sincèrement désolé, a-t-il poursuivi en baissant les yeux. Nous ne sommes plus autorisés à te publier.

La gorge serrée, j'ai repensé au jour où Anton m'avait fait signer mon premier contrat. Ma vie avait alors changé du tout au tout. C'était comme si on m'avait donné les clés d'un royaume magique à des années-lumière du monde dans lequel j'avais grandi. Et depuis la publication de mon tout premier roman, ma vie et celle de mon héroïne, Aurélie, évoluaient en parallèle. C'était l'exemple parfait de la vie imitant l'art ou de l'art imitant la vie. Nos destins étaient intimement liés. Je n'arrivais pas à concevoir qu'on puisse m'arracher à cette existence. Je n'allais pas seulement perdre mon métier, mais aussi mon identité.

— Je suis sincèrement désolé, a-t-il répété.

Enfin il a levé les yeux vers moi et j'ai vu qu'ils étaient embués de larmes.

— Ce n'est pas grave, ai-je répondu avec entrain. Je savais que leurs lois stupides allaient me mettre des bâtons dans les roues, c'est pourquoi j'ai imaginé un plan très malin... (J'ai marqué une pause tout en priant pour qu'Anton approuve mon projet.) À compter d'aujourd'hui et jusqu'à la défaite des Allemands, j'écrirai sous un pseudonyme. J'ai pensé

à Édith London. Édith, en hommage à ma chanteuse préférée, le moineau de Paris, et Londres... eh bien, parce que j'ai toujours voulu y aller. (Je me suis efforcée de sourire.) Je rêve de prendre le thé à Fortnum & Mason et de monter dans un de ces taxis noirs qui sillonnent les rues. J'adorerais entendre un Londonien pur et dur dire : « *All right my old Dutch.* »

Consciente de parler pour ne rien dire, je ne voulais pas m'arrêter cependant, de crainte qu'Anton rejette mon idée.

— C'est une marque d'affection, ai-je ajouté en voyant son expression confuse.

— Comment ça ?

— *My old Dutch*, ma vieille Hollandaise, c'est ainsi que les Londoniens surnomment leurs épouses.

— Tu veux épouser un Londonien ?

— Non, je veux juste les entendre parler, ai-je répondu en tripotant nerveusement le bord de ma serviette, frustrée par le tour que prenait la conversation. Alors... euh... que penses-tu de mon idée de pseudonyme ?

J'ai attendu sa réponse en retenant mon souffle. Écrire sous un autre nom, c'était la seule solution que j'avais pu trouver pour contourner la loi sur le Statut des Juifs. Si Anton la rejetait, je n'avais pas d'alternative.

À ma grande consternation, il a secoué la tête.

— Comment expliquerions-nous ce changement d'auteur pour les aventures d'Aurélie ?

— Nous pourrions arrêter la série en attendant la fin de la guerre, ai-je répondu en essayant de ne pas penser au temps que j'avais consacré au premier jet du cinquième tome. (Quand j'avais réfléchi à mon plan B, j'avais anticipé sa réaction, j'étais donc prête à suspendre provisoirement la série, tant que je pouvais continuer à écrire.) Je pourrais partir sur une trame complètement nouvelle avec d'autres personnages, ai-je ajouté en lui lançant un regard plein d'espoir.

— Je suis désolé, c'est trop dangereux, a-t-il répondu en posant ses mains sur les miennes. (Il avait les ongles rongés

jusqu'au sang.) Il faut que tu oublies l'écriture pour le moment, Claudette. Tu dois absolument partir d'ici. J'ai des contacts. Je peux t'aider à passer en zone libre.

En entendant son offre, j'ai renâclé. La zone libre n'était certes pas directement sous le joug de l'Occupant mais il était clair que le nouveau chef du gouvernement français, le maréchal Pétain, était la marionnette d'Hitler. Après tout, n'était-ce pas lui qui avait fait promulguer les lois sur le Statut des Juifs ?

— Mais je ne veux pas m'enfuir ! ai-je répondu en dégageant mes mains.

J'ai bu une gorgée de vin. Aussi aigre que du vinaigre, il a brûlé le fond de ma gorge.

— La situation ne va faire qu'empirer, a-t-il murmuré. Laisse-moi t'aider, s'il te plaît.

— Et les Juifs qui ne pourront pas prendre la fuite, tu y as pensé ? ai-je demandé. Je ne vais pas tourner le dos aux miens.

En réalité, je n'avais pas mis les pieds dans une synagogue depuis des années, depuis la dernière fois que mon père avait levé la main sur moi, quand je m'étais enfuie à Paris. Dès lors, j'avais tout fait pour oublier mes racines, les traditions et les rituels de ma confession mais depuis que j'étais persécutée en raison de mes origines, une loyauté farouche grandissait en moi.

Anton a fait signe au serveur pour qu'il rapporte du vin.

— Je savais que tu t'entêteras...

— Ce n'est pas de l'entêtement, c'est...

Je me suis interrompue. Comment aurais-je pu lui expliquer ce que cela signifierait pour moi de quitter tout ce que j'avais construit ces dernières années ? Anton venait d'une famille aisée et le succès de sa maison d'édition n'avait fait qu'accroître sa fortune. Il ne savait pas ce que c'était de partir de rien. Il ne savait pas ce que c'était de vivre dans la peur de retomber dans la misère. Tout à coup, un horrible doute m'a assailli.

— Si tu ne publies pas le cinquième tome, devrai-je te restituer ton avance ?

À mon grand soulagement, il a secoué la tête.

— Non, bien sûr que non.

C'était déjà ça ! Heureusement, je n'avais pas dépensé tout l'argent. L'avantage quand on vient de nulle part, c'est qu'on sait faire durer le moindre centime.

Nous sommes restés silencieux quelques secondes durant lesquelles j'ai admiré l'Opéra en face de nous. D'après Anton, jamais à court d'anecdotes sur le milieu littéraire, Oscar Wilde, qui aimait fréquenter le Café de la paix, avait cru un jour voir apparaître un ange alors qu'il était assis à cette terrasse. Ce n'était en réalité que le reflet d'une des statues dorées perchées sur le toit de l'édifice. Wilde avait dû boire un peu trop d'absinthe. Quand Anton m'avait raconté cette histoire pour la première fois, je l'avais trouvée hilarante et j'avais été ravie de suivre les traces alcoolisées d'un tel monument de la littérature mais, en cet instant, ce souvenir me laissait de glace. Cela symbolisait parfaitement ce qui était arrivé à cette belle et grande ville. Plus rien n'était comme autrefois, tout ce qui rappelait notre ancienne vie n'était désormais qu'hallucinations.

Un serveur a apporté nos plats et une nouvelle bouteille de vin. J'ai pris ma cuillère et j'ai poussé doucement le morceau de pain qui flottait à la surface de la soupe. Les filaments de fromage n'ont fait qu'accroître ma nausée.

— Tu peux toujours compter sur moi si tu as besoin de quelque chose, a dit Anton tout en coinçant sa serviette dans le col de sa chemise.

— Merci, ai-je répondu en prenant une cuillerée de soupe.

Je l'ai trouvée affreusement fade, sans doute ma mauvaise humeur soudaine n'était-elle pas étrangère à cette impression. Quoi qu'il en soit, elle était beaucoup moins riche et beaucoup moins épaisse qu'à l'accoutumée.

— Je suis désolée mais je n'ai pas faim, ai-je dit, les larmes aux yeux, en repoussant mon assiette. Je vais rentrer chez moi.

— Etty, s'il te plaît ! m'a implorée Anton.

— C'est infect, ai-je lâché. Il n'y a pas de bouillon de bœuf, je le sens.

Pourquoi m'avait-il invitée ici pour m'annoncer la nouvelle ? Désormais le café où j'avais de si bons souvenirs serait associé à jamais au jour où mes rêves et mes espoirs avaient été anéantis. Il aurait dû me faire venir à son bureau... à moins qu'il ne veuille pas qu'on voie une Juive fréquenter les lieux. Les mots des affiches qui avaient été apposées dans tout Paris me sont revenus à l'esprit. *Les Juifs sont nos ennemis.*

— C'est dégoûtant, ai-je dit en me levant.

— Etty ! (Il s'est mis debout et a enlevé sa serviette.) Je ne sais pas quoi dire.

J'ai regardé mon vieil ami, mon mentor, la personne à qui j'avais confié ma carrière de romancière.

— Ce n'est pas la même chose sans le bouillon de bœuf, ai-je balbutié avant de lui tourner le dos pour cacher les larmes qui roulaient sur mes joues.